Document généré le 27 avr. 2024 22:53

Liaison

Deux profs, deux romans, deux mythologies personnelles

Hédi Bouraoui, *Bangkok blues*, roman, Ottawa, Vermillon, 1994, 164 pages

Denis Bouchard, *Miss América*, roman, Hearst, Le Nordir, 1994, 156 pages

Pierre Karch

Numéro 81, mars 1995

URI : https://id.erudit.org/iderudit/42353ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Karch, P. (1995). Compte rendu de [Deux profs, deux romans, deux mythologies personnelles / Hédi Bouraoui, *Bangkok blues*, roman, Ottawa, Vermillon, 1994, 164 pages / Denis Bouchard, *Miss América*, roman, Hearst, Le Nordir, 1994, 156 pages]. *Liaison*, (81), 36–36.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Hédi Bouraoui, **Bangkok blues**, roman, Ottawa, Vermillon, 1994, 164 pages.
Denis Bouchard, **Miss América**, roman, Hearst, Le Nordir, 1994, 156 pages.

Deux profs, deux romans, deux mythologies personnelles

Un roman de Bouraoui. Pas «dans la norme des choses» (118), puisque l'intention du narrateur n'est pas de remettre au lecteur «une histoire bien ficelée avec cette fin hollywoodienne qui apaise ses soucis» (92). C'est plutôt une réflexion, faite par un étranger de passage, un *touriste* comme on le lui précise, sur Bangkok, la Thaïlande, l'Orient, le Boudhisme, à partir de descriptions plus mystérieuses que réalistes à cause du point de vue, mais surtout des comparaisons, des métaphores et des allégories qui renvoient le présent au passé, l'ici à l'ailleurs, le désordre à l'ordre, la vie au souvenir. Il y en a tellement qu'elles évoquent par leur richesse la décoration d'un palais thaï. D'où l'admiration béate du lecteur qu'elles font sourire aussi par leur caractère sensuel.

Dans ce monde d'images multiples, les figurants, peu nombreux, sont transitoires d'où l'inutilité de tracer leur portrait. Tels quels ils s'effacent aussi facilement qu'ils étaient apparus «au tournant d'une artère d'enfer que croisent des canaux de mystère» (29). Le narrateur anonyme, tour à tour Virgulius, Virgule, Vir, n'échappe pas à la règle, lui qui se dit «étranger à la recherche de son identité» (41) qu'il tente de retrouver, comme Dante, en descendant aux enfers où l'attend sa Béatrice, qui porte ici le nom de Koï. L'épigraphe en italien annonce et cette mise en abîme et la structure du texte divisée en quatorze chants.

Mais avant l'écriture du roman, il y eut celle des lettres. Nous ne sommes pas, en effet, les premiers à être mis au courant du drame personnel, existentiel de ce citoyen du monde qui voudrait planter des racines partout où il va. Le narrateur a déjà tout raconté à Françoise, son amie parisienne, qui semble n'avoir rien compris à sa relation «amour/amitié» (57) avec Koï. C'est sa lettre de rupture, envoyée d'Afrique, qui précipite le dénouement, la «nuit blanche» (141) de Vir (l'homme) et de Koï (coït ?) qui rappelle, sur le plan érotique, la fin explosive de **Dr. Strangelove**.

Les effets pourraient toutefois ne pas être aussi radioactifs, l'union de ces deux corps, malgré sa fulgurance épique/hippique, demeurant sans lendemain : «Quand on aime, il faut fuir pour ne pas mourir. Vivre cet amour comme une virgule, le temps unique d'une pause sans poser de limite aux cœurs qui s'enlacent.» (144) Pareille fin n'a rien du *happy ending* et décevra sans doute ceux qui auraient aimé que l'auteur fournisse un exemple, quitte à le créer de toute pièce, de tentative de rapprochement réussi et durable.

PIERRE KARCH

«... quand l'artiste se penche auprès d'une création neuve, il en rêve, il en juge» (22). Le lecteur aussi. Si **Miss América** de Denis Bouchard est de la même veine que le théâtre de la cruauté de Georges Ribemont-Dessaignes (1884-1974) et de Roger Vitrac (1869-1952), ce roman reprend surtout le genre romanesque, le théâtre et la poésie là où les avait laissés Alfred Jarry (1873-1907) il y aura bientôt un siècle. C'est la même verve, le même esprit irrespectueux du savoir, de la science, de la culture et des traditions.

Le narrateur qui commence par des généralités (portrait typé de l'infirmière, du médecin maniaque), ajuste assez tôt son tir pour cibler ce/ceux qu'il connaît bien. Certains passages, en effet, ceux relatifs à la vie universitaire et aux colloques innombrables qu'elle enfante, accouche et nourrit comme des monstres *in vitro*, sont sans aucun doute à clé, les orateurs étant trop bien campés pour ne pas renvoyer à d'anciens collègues de l'auteur, professeur depuis peu à la retraite, donc à l'abri, éloigné à tout le moins de la scène. Étant donné le ton grinçant de ce roman, on comprend pourquoi il a laissé l'œuvre dormir aussi longtemps qu'une princesse de conte de fée qu'un beau prince-éditeur ressuscite par un baiser-réveil-matin.

On entre dans ce livre désoriantant, comme à la foire, pour s'y perdre et se faire asperger de sang, de boue, de sperme. Baptême noir, comme on dit *messe noire*. C'est, en d'autres mots, l'envers d'un sacrement puisque c'est sa pureté, son innocence ou ce qui en reste, que l'on perd, pour reprendre la tache originelle et l'assumer pleinement.

Ce qui est ignoble, dans cet enfer, ce n'est pas le «désir fou de reconstituer en belette de boudoir une Vénus de crachoir» (10), mais de le dire en ces termes. C'est pourquoi, le but atteint, le docteur B.S. («Bull Shit», précise-t-il à la page 68), Frankenstein du XXe siècle, «pessimiste de taille moyenne» (12), mérite, comme Pygmalion, de devenir amoureux de sa création, monstrueuse parce que contre nature puisqu'elle défie le temps, Chronos, le dieu canibale qui dévore ses enfants. Ce qui est délicieux, c'est l'illustration de la couverture, excellent exemple d'art brut, ainsi que le style de Denis Bouchard qui ne ménage rien ni personne, le tout emporté par un pet gargantuesque, tellement puissant qu'il démaquille **Miss América** et lui fait perdre sa couronne.

PIERRE KARCH